

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 39/1948 (1948)

Artikel: L'école à la campagne au service de la vie
Autor: Dupraz, Laure
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-113538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'école à la campagne au service de la vie

LA CONCEPTION DE MONSEIGNEUR DEVAUD

L'école primaire fribourgeoise à la campagne et l'organisation de son cours supérieur, telle fut la préoccupation pédagogique primordiale de Mgr Dévaud. Accorder pleinement l'école aux besoins des habitants des villages fribourgeois, faire prendre aux maîtres une conscience renouvelée et plus approfondie de leur mission auprès des grands élèves, leur expliquer les moyens qui leur permettront de remplir leur besogne, c'est là une tâche à laquelle il revient sans cesse, plus spécialement encore dans les dix dernières années de sa vie. Il reprend les mêmes thèmes avec une insistance toujours plus marquée, que ce soit dans les conférences données au corps enseignant à l'occasion des « cours de répétition » rétablis par la Direction de l'instruction publique dès 1934 ou dans les articles qui paraissent dans le *Bulletin pédagogique*, dans la *Semaine catholique* ou dans les plaquettes qui condensent l'essentiel de sa pensée. Il explique sans se lasser le pourquoi de cette insistance, il rend tangible la raison des exigences qu'il formule, faisant toucher du doigt qu'elles ne sont pas autre chose qu'une expression pédagogique concrète, particulière, de l'ordre qui sous-tend toute la réalité.

L'activité de Mgr Dévaud est tout entière marquée par le sens aigu du réel. Il n'a pas assez d'ironie pour la pédagogie détachée de la vie, de ses conditions, pour l'enseignement qui se donne en l'air et s'adresse à un être universel et abstrait qui n'est de nulle part parce qu'il prétend être de partout. Écoutons-le :

Le citoyen de la planète Mars, entre les mains duquel tomberait un livre français de pédagogie, s'imaginerait que le Terrien est quelque peu semblable au solitaire dans sa bauge forestière, sans contact avec ses semblables, sans organisation sociale ;

encore le sanglier vit-il en un lieu et doit-il tenir compte de conditions de vie déterminées. Le Terrien pédagogique n'est d'aucun lieu, sinon d'aucun temps. Tel souhaitait du moins le former l'école d'il y a vingt ans (1).

La formule, l'éducation est une préparation à la vie, ne le satisfait pas. Elle est encore trop vague. Que faut-il entendre par ce terme « vie » ? On ne prépare pas l'enfant à la vie dans l'abstraction. La vie, et Mgr Dévaud le répétera à maintes reprises, est l'action la plus concrète qui soit : pour chacun de nous, elle revêt une forme particulière, elle se déroule en un lieu précis, dans un milieu déterminé.

Un homme ne vit ni dans la lune ni dans les espaces superlunaires où l'imagination populaire loge les esprits purs ; il vit sur la terre, en un lieu déterminé et c'est à cette vie, en ce lieu, que l'éducateur a la mission de le préparer (2).

La question se pose dès lors pressante, impérative ; quelle sera la vie de ces grands élèves qui fréquentent le cours supérieur campagnard, au moins dans sa seconde année, alors que ceux de leurs camarades d'hier qui se destinent à des carrières libérales ont quitté ces classes et suivent des écoles secondaires ? La réponse s'impose, évidente. Leur existence sera celle de travailleurs manuels, plus précisément encore, celle de travailleurs de la terre. D'ailleurs, ils sont déjà occupés à ce travail des mains ; leurs jours de congé, leurs vacances d'été lui sont consacrés. Leurs instituteurs savent bien qu'ils s'y livrent avant de venir en classe et après les heures d'école. La préparation à la vie campagnarde, la préparation à l'activité qui sera celle de leur existence est donc la tâche de l'école, cela semble tomber sous le sens.

L'école, assurément, va s'empresse de les instruire des conditions matérielles et morales de leur état de travailleurs paysans, des lois qui doivent le régir, de l'intention qui doit le sanctifier...

Non, l'école n'en parlera pas. Comme la Femme savante de Molière, elle estime ce parler bas et cet enseignement grossier.

*A de plus hauts objets, élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit (.....) donnez-vous tout entière (3).*

Et Mgr Dévaud d'expliquer que l'école primaire campagnarde, n'ayant plus conscience des sujets auxquels elle s'adresse, a succombé à la tentation de donner un enseignement « désin-

téressé ». A cette fin, elle a calqué son programme sur celui de l'enseignement moyen, sur celui de ces écoles secondaires qui servent de progymnases, plus exactement, elle l'a démarqué, et, ce faisant, elle offre à ses élèves de piètres « humanités primaires ». Elle leur fait faire des lectures littéraires interprétées, de l'arithmétique sans attaches avec la vie ambiante, des devoirs de style, elle leur donne des notions de sciences abstraites sans lien avec la réalité concrète, immédiate dans laquelle ils sont plongés.

Du travail des mains, de l'explication des conditions concrètes du travail comme elles se présentent dans la contrée, « peu de nouvelles » comme dit Montaigne et nulle instruction systématique (4).

Le résultat de ce faux aiguillage est que l'école est très loin de ce dont on se préoccupe dans les familles paysannes. Le jeune se désintéresse de la campagne, il regarde avec envie ceux de ses compagnons qui ont pu faire des études, il souhaite devenir au moins petit fonctionnaire dans le chef-lieu du district. L'école, au lieu d'enraciner le paysan, le dépayse. Mais alors, et l'objection a été faite, l'école campagnarde doit devenir l'école du travail, l'école de la production ? Mgr Dévaud ne se laisse pas désarçonner et, à ceux qui formulent cette critique, à quelque obédience qu'ils appartiennent, il fera observer que l'école qu'il préconise n'a pas pour tâche d'initier l'élève à la technique du travail, qu'elle n'est pas une institution d'apprentissage. Son école est école du travail parce qu'elle doit faire comprendre le sens et la dignité du travail, parce qu'elle doit montrer que le travail est plus et mieux que le simple moyen de gagner rapidement le plus d'argent possible, plus et mieux que le moyen d'intensifier la production ou de donner satisfaction au besoin de se nourrir, de se protéger contre les intempéries et les dangers, mais que le travail est un effort physique, intelligent et libre, donc un acte humain, par lequel l'homme adapte à son usage ou à celui de ses semblables certains biens extérieurs aux fins de réaliser mieux sa personnalité humaine et sa destinée chrétienne (5).

Vu ainsi, le travail est une domination de la matière au service de la personne (6). L'école doit faire comprendre que le travail est ordonné à l'accomplissement d'une tâche temporelle d'utilité sociale.

Le travail est au service de l'homme ; le travail est œuvre de charité. Mais alors, quand vous apprenez à travailler à nos jeunes filles, apprenez-leur à aimer ceux auxquels il est destiné : en surveillant le potage, qu'elles s'inquiètent de ceux qui sont aux champs ; en remmaillant des bas, qu'elles se soucient des pieds qu'ils abriteront tout autant que des trous qu'il importe de boucher ; en veillant à la propreté de l'appartement, que leur œil scrute les nids à poussière, mais que leur cœur s'émeuve du bien-être et de l'agrément de ceux qui l'habitent. Et ainsi pour tout le reste. Qu'elles introduisent une intention d'amour dans toutes ces besognes, et quelque souci du service de Dieu (7).

On ne peut pas dire qu'une telle école est matérialiste parce qu'elle s'occupe de la matière, parce qu'elle tient compte des nécessités matérielles et des moyens d'y satisfaire ; bien au contraire, car si elle s'occupe de la matière, c'est pour apprendre aux élèves à ne pas se laisser dominer par elle, pour leur enseigner qu'il y a quelque chose au-dessus d'elle. L'école du travail, au sens de Mgr Dévaud, est une école qui donne la saine intelligence du travail, qui apprend l'esprit dans lequel on doit concevoir sa vie de travail, une école qui tend à former la mentalité du futur travailleur, qui apprend à celui-ci à devenir plus et mieux homme en travaillant. Mgr Dévaud fera remarquer que si le geste du semeur est auguste, s'il est beau sur l'immensité de l'horizon, l'acte est plus grand car il est soumission raisonnable à l'ordre universel, service social ordonné à la vie, œuvre de charité enfin.

Mais, pour Mgr Dévaud, l'élève ne se pénétrera vraiment de cette conception du travail qui met l'homme au-dessus du travail, que si elle fait partie intégrante d'une sagesse de vie que l'école doit communiquer à ceux dont elle a la charge, sagesse de vie que Mgr Dévaud définit de façon précise :

Une sagesse, oui, c'est-à-dire une doctrine sur la vie, sur ce qu'est cette vie, sur ce qu'est l'homme, d'où il vient, où il va, sur la vie dans son rapport avec la mort, avec l'au-delà de la mort, et sur le rapport de l'homme singulier avec le Tout, car cela suppose une idée de l'univers dans laquelle la vie est engagée, dont elle dépend. Le fond de notre enseignement, celui qui est indispensable et que nous ne pouvons éluder, c'est le sens de la vie et le sens de l'univers par rapport à la vie (8).

Or, la doctrine de vie de Mgr Dévaud peut se résumer en quelques phrases qu'il faut connaître si l'on veut comprendre le sens véritable de l'œuvre du pédagogue fribourgeois : Dieu

a créé chacun de nous ; mais Dieu ne crée que pour lui-même, dès lors, en nous créant, il assigne à chacun de nous une destinée, c'est-à-dire qu'il attend de chacun un service précis, en des circonstances déterminées.

Ce service est unique et singulier à chacun ; nul ne le remplira pour cette personne-là, et Dieu en sera privé comme aussi le prochain (9).

Dieu signifie à chacun le service qu'il attend de lui par la voix des circonstances, circonstances intérieures, santé, dispositions, aptitudes, goûts, circonstances extérieures, toutes ces circonstances qui dessinent le milieu naturel, le milieu social dans lequel il doit vivre. Dès lors, conclut très logiquement Mgr Dévaud, celui que les circonstances fixent à la ferme et aux champs, doit comprendre que son travail à la ferme, aux champs constitue l'œuvre que Dieu attend de lui et, pour ce motif, il doit être fier de labourer, de semer, de moissonner, de sélectionner bêtes et graines. Il n'a pas à envier celui dont la tâche est autre : pour chacun l'état le meilleur est celui qui correspond au plan de Dieu sur lui, car alors il est dans l'ordre. Il ne s'agit donc pas de concevoir le travail comme une corvée dont on doit se dégager dans toute la mesure du possible, mais il faut l'envisager comme une collaboration à l'œuvre créatrice de Dieu. Accepter cette collaboration, la vouloir, en assumer pleinement la responsabilité devant Dieu seul et pour l'éternité, telle est finalement l'attitude à laquelle l'éducateur doit conduire celui qui lui est confié. L'enseignement qui veut vraiment être préparation à la vie doit s'élever à ce niveau et, sous une forme appropriée, amener progressivement les jeunes à faire leur cette perspective. Sa tâche est dès lors de relever, de revaloriser la dignité du labeur humain aux yeux du futur travailleur. Et parce que, avec une logique rigoureuse, l'école telle que la voulait Mgr Dévaud, aura pensé jusqu'au bout, jusque dans ses dernières conséquences, et ses plus lointaines conséquences pédagogiques, la doctrine de vie que d'aucuns auraient pu trouver bien loin de la banale réalité quotidienne, cette école aura contribué à élever le jeune au-dessus de lui-même ; bien loin de conduire au matérialisme, par un spiritualisme bien compris, non désincarné, elle aura dégagé l'âme paysanne d'une certaine lourdeur qu'elle court le danger de gagner au contact de la terre et des bêtes, elle lui aura fait saisir — pour reprendre l'image — que le geste du semeur s'élargit au delà

des étoiles, car si on en comprend toute la signification profonde, il s'en va rejoindre l'éternité.

L'école doit préparer le futur travailleur manuel à sa vie dans un lieu précis. Faire connaître le lieu, le faire aimer, voilà encore une exigence de Mgr Dévaud. Il se rencontre ici avec tous les pédagogues qui réclament pour l'élève la connaissance approfondie du milieu. Mgr Dévaud reconnaît la valeur de tous les arguments utilisés actuellement en faveur de cette étude. Il sait fort bien, lui aussi, que l'action du milieu a pu créer des particularités morphologiques, qu'elle colore nos images et, à travers elles, atteint nos idées, qu'elle modèle les traits du caractère, bref qu'elle met son empreinte sur tout notre être. Il insistera sur le fait que l'école de la campagne, si elle est ce qu'elle doit être, ne peut être qu'une école formant un travailleur fribourgeois,

... Fribourgeois d'un endroit précis, situé en tel lieu du territoire du pays : Auboranges, Ferpicloz, Tschouprü, l'Intyamon (10).

Mais, aux arguments des psychologues du milieu, il en ajoute un autre, tiré, lui aussi, de sa doctrine de vie et qui donne à sa conviction le fondement le plus solide :

Dieu a prévu et voulu que cet enfant naquît en tel lieu, qu'il fût élevé en tel milieu ; il a mis cet enfant non pas n'importe où mais dans des circonstances concrètes de temps, de lieu et de milieu, parce que, dans son plan providentiel, il lui avait assigné un service singulier et personnel à remplir (11).

La connaissance du milieu, tout comme la conviction de la nécessité du travail, s'imposent donc avec une évidence que l'on ne peut refuser. De là le vœu de Mgr Dévaud :

Je voudrais que notre pédagogie fût, elle aussi, « topographique »... Le livre qu'il faut que nos élèves étudient, le livre que les maîtres ont le devoir de leur rendre intelligible, c'est moins le livre de papier dont l'administration les pourvoit que le livre du pays, le livre « topographique ». Les autres livres et les autres leçons n'ont qu'à confirmer, qu'à mieux faire comprendre les tâches de vie et d'action que le pays impose aux jeunes dans le lieu où ils habitent, où ils fondent leur foyer, où ils reposeront dans le cimetière autour de l'église, une fois leur travail définitivement fini (12).

Mais, et l'objection a aussi été faite, à fixer le regard des élèves sur leur horizon proche, ne risque-t-on pas de faire naître

en eux les germes de ces tendances néfastes qui ont nom chauvinisme, racisme, nationalisme ? Mgr Dévaud échappe à ce danger — et ici encore — grâce à sa doctrine de vie. En effet, dans la perspective de Mgr Dévaud, ceux qui ne sont pas du même village ne sont pas pour autant des étrangers ; eux aussi, ils ont été créés par Dieu, eux aussi ont une destinée que Dieu leur a assignée et, de ce chef, eux tous et leur destinée sont respectables. Il faut réaliser que si le sol, le milieu, ont contribué à nous faire tels, un autre sol, un autre milieu marqueront différemment ceux qui leur appartiennent et il faut nous réjouir de ce qu'ils soient autres que nous parce que cette diversité est une richesse pour l'univers. Mais, il y a plus. Personne ne vit sa destinée, isolé, pour son compte. L'homme est un être social, il a été créé tel et, de ce chef, tous sont engagés dans un réseau d'interdépendances sociales. Tous sont solidaires les uns des autres, tous apportent quelque chose à tous, aussi tous dépendent-ils de tous :

il faut que nous le sachions et le sentions, et pas seulement dans le domaine de la concurrence et des prix, de la politique et des perturbations sociales, mais dans celui des idées, des sciences, des arts — et du salut (13).

Et, par ce dernier terme, Mgr Dévaud va jusqu'au bout de sa pensée révélant ce qui en fait toute la force. Il la développera maintes fois d'ailleurs :

Il ne suffit pas que chacun se préoccupe de son salut à lui ; nous nous devons à autrui, au plus lointain, au plus sauvage des hommes. Nous sommes placés sur cette terre, en ce lieu, pour rendre gloire au Créateur, collaborer à l'extension, à l'intensification de sa royauté sur toute créature... Et cela nous lie aux autres hommes, aux continents où ils habitent, aux mers qui à la fois les séparent et les unissent, infiniment plus que les interdépendances économiques et les échanges des produits du sol et des industries (14).

Pour Mgr Dévaud, chaque village est pour ceux qui l'habitent le centre de cercles concentriques qui, s'élargissant de plus en plus, finissent par embrasser et l'univers et l'humanité ; leur village doit être pour eux le cœur du pays et du monde. Dès lors, fortement enraciné dans son coin de terre, le paysan à qui on a appris à élargir ainsi son âme, est véritablement citoyen du monde et pleinement le frère de tous ceux qui, sous toutes les latitudes, partagent avec lui l'humaine condition.

Mgr Dévaud, en formulant ces exigences, entrait au cœur de la grande tradition fribourgeoise. Le P. Girard n'avait-il pas déjà affirmé : « Il faut donner à l'instruction des enfants des villages une teinte des champs ». Le chanoine Horner, le prédécesseur immédiat de Mgr Dévaud à l'Université de Fribourg, avait professé, lui aussi, une pédagogie topographique. N'est-il pas l'inspirateur de la méthode qu'on a appelée du livre unique — livre qu'on aurait plutôt dû nommer livre central. Mgr Dévaud la décrit :

On avait assigné au livre de lecture un double but : être le guide du maître dans le choix des portions, des tranches du réel qu'il importait de traiter en classe et dans la manière de les traiter, être le moyen d'unification de l'enseignement dans le canton entier. Le programme détaillé et précis, c'était le livre et ses chapitres. Qui connaissait, non pas le livre d'abord, mais le pays selon le livre, par lecture assurément, mais premièrement par observation et par information, celui-là devait être, on l'espérait, adapté convenablement au pays pour y remplir les tâches temporelles qui lui incomberaient de façon à développer sa valeur personnelle et sociale dans l'état et le milieu où la Providence l'avait placé (15).

En effet, selon le chanoine Horner, il faut toujours commencer l'enseignement par une observation du réel lui-même, ou tout au moins par une leçon de chose tirée du réel local que les enfants ont quotidiennement l'occasion d'examiner, réel qui est aussi bien la nature que la population, sa vie morale, sociale, religieuse. On observe, puis on réfléchit ; ensuite, on prend en mains le livre de lecture qui doit compléter l'information, surtout au degré moyen, et qui fournit tout ce qui est nécessaire pour apprendre à s'exprimer : le vocabulaire enrichit la connaissance de la langue que l'observation des choses a fait acquérir, le texte donne le modèle de phrases simples, courtes qui pourront être utilisées dans les rédactions. Au cours inférieur, on observe le réel immédiat, au cours moyen le cercle s'élargit et s'étend jusqu'à ce qui, pour l'écolier de ce degré, est le pays : le canton. A plus d'une reprise, Mgr Dévaud reviendra sur la pédagogie du chanoine Horner ; il la défendra contre les critiques qu'elle a soulevées, faisant observer que ces critiques ne retombent pas sur elle, mais sur ceux qui n'en ont pas saisi le sens profond et l'ont réduite à un formalisme desséché. N'ont-ils pas fait du livre de lecture, qui devait servir de programme détaillé pour l'étude du milieu, une simple collection de textes sur des sujets divers, qu'ils ont transformés en exercices de

lecture et de vocabulaire, trahissant ainsi la pédagogie du chanoine Horner en ce qu'elle avait de meilleur ? Mgr Dévaud insistera sur la valeur de cette pédagogie, en grande partie parce que son ambition est de la compléter, en s'inspirant de son esprit, pour bâtir la pédagogie du cours supérieur que le chanoine Horner n'avait pas mise au point.

Mgr Dévaud tient compte du fait que la psychologie des élèves qui arrivent au cours supérieur s'est transformée : leur intelligence s'est affirmée, d'où possibilité de réflexion, de raisonnement, de coordination, de classification des connaissances ; en outre, le désir d'affirmation du moi, le besoin de responsabilité personnelle, d'initiative s'accroît. Dès lors, les élèves doivent être aidés à organiser leurs observations, leurs informations de telle façon que, dans ce cours, l'enseignement s'achève en une décision vitale, prise consciemment, librement, en une attitude affirmative, résolue à l'égard des problèmes du monde et de la vie, en une intention déterminée dont l'existence sera la réalisation.

Pour lui, ce qui précède nous l'apprend, les données du problème sont claires : le cours supérieur dans le milieu paysan doit préparer les élèves à leur tâche temporelle, celle de travailleurs manuels dans le lieu naturel et dans le milieu social où Dieu les a placés. La substance de l'enseignement doit donc être tirée de la réalité vitale qui entoure l'élève et qui constitue l'ensemble des circonstances concrètes où il aura à remplir ses devoirs de travailleur. Dès lors, comment présenter, classer, diviser ce réel pour l'adolescent ? Mgr Dévaud crut tout d'abord avoir trouvé la solution dans une adaptation des centres du Dr Decroly. Il le déclare :

Est-ce à dire que les centres d'intérêt ne soient pas susceptibles d'y apporter (à nos écoles) quelque amélioration ? Ceux du Dr Decroly peuvent-ils s'accommoder avec l'esprit chrétien ? Je le pense, en avertissant qu'alors on use sans doute de son système, mais en le dépassant ; en le dépassant à vrai dire d'une telle façon que l'auteur ne peut nous accuser ni de le trahir ni de lui être foncièrement infidèle, qu'il devrait reconnaître au contraire que nous le perfectionnons et lui donnons une efficacité et une portée que par lui-même il n'aurait pas, de quoi il devrait nous savoir quelque gré (16).

Mgr Dévaud avait constaté, en effet, à analyser les choses, à lire la Bible, la Somme de Saint Thomas, que les quatre objets centraux de l'enseignement selon le Dr Decroly ne représen-

taient pas autre chose que les nécessités qui courbent l'homme en lui imposant le travail pénible depuis qu'Adam fut chassé du paradis terrestre. De mûres réflexions amenèrent Mgr Dévaud à la détermination de quatre centres d'études : 1. l'activité laborieuse elle-même ou le travail en solidarité avec les autres hommes, ce premier centre prendra le nom : la nécessité de travailler ; 2. la lutte contre la faim ; 3. la défense contre les intempéries ; 4. la sauvegarde et le paisible usage des biens du corps et de l'esprit. Chaque centre était divisé en deux : étude de l'action laborieuse et étude de la réaction humaine : action économique, sociale, morale, même religieuse. En effet, dans la première moitié, on s'attache tout d'abord à l'étude de la nature, soit aux conditions naturelles de l'activité laborieuse en l'homme, puis à la manière dont on rend utilisables par le travail les ressources de la nature. Dans la seconde, on observe les faits ou l'on se renseigne sur ce qui est : les institutions et les mœurs, et ensuite, on se renseigne sur ce qui doit être : les devoirs biologiques (hygiène), les devoirs moraux et sociaux et finalement, sur les relations éventuelles avec la vie chrétienne.

Chacun des centres d'intérêt faisait l'objet d'une année entière d'études. Aux précisions très exactes qui les concernaient chacun dans le détail, et qui indiquent le plan de leur développement au cours de l'année, Mgr Dévaud ajoute dans sa *Pédagogie du Cours supérieur* quelques indications assez brèves sur l'enseignement systématique de la géographie, de l'histoire, des branches civiques sans toutefois expliciter sa pensée sur la manière d'harmoniser cet enseignement systématique avec celui des sciences naturelles établi sous la forme de centres d'intérêt. Mgr Dévaud déclarait que les exercices de lecture — il s'agit de la lecture d'information — les causeries, la rédaction, le vocabulaire, l'orthographe, voire les exercices de grammaire, peuvent être tirés des centres d'intérêt. Quant au calcul, on continuait à s'inspirer des cahiers en usage. Le dessin était, lui aussi, au service de l'observation et de l'information. Il va sans dire que l'instruction religieuse gardait toute sa place.

Le plan des centres d'intérêt fut accueilli favorablement. Les conseils de Mgr Dévaud furent appliqués dans différents arrondissements scolaires, particulièrement au cours de l'année 1935-1936. Mais si la réussite matérielle fut satisfaisante, elle ne laissa point d'inquiéter Mgr Dévaud : il lui sembla que l'aspect production — et travail pour la production — était souligné au détri-

ment de l'aspect pour lui essentiel : réalisation de la vie par le travail, noblesse de la vie par l'entr'aide et le travail en solidarité. En outre, certains maîtres éprouvaient des difficultés à manier les centres d'études. De plus, il était arrivé çà et là que l'enseignement de l'histoire, de la géographie, de la grammaire, avait laissé à désirer, le centre d'intérêt ayant passé au premier plan des préoccupations de l'instituteur.

Mgr Dévaud, convaincu, comme tous ceux qui sont pédagogues par la grâce de Dieu, que la tâche de l'éducateur est d'être aux écoutes, laissa percer son inquiétude dans la spirituelle *Conversation avec une chaise vide* qui termine l'opuscule *Le système Decroly et la pédagogie chrétienne*. Le résultat de ses réflexions nous est livré plus tard par la brochure *Les branches de connaissances au Cours supérieur* ; cette brochure était le texte des leçons données aux instituteurs du canton et de Fribourg, lors des Semaines pédagogiques de Pâques et de juillet 1936 et qui avaient été publiées dans le *Bulletin pédagogique* au semestre d'hiver 1936-1937.

Tout d'abord, une constatation s'était imposée : dans leur très grande majorité, les élèves, en fait, ne restent que trois ans au cours supérieur : la matière de l'enseignement devait donc être ramenée à un cycle de trois ans. Il fallait la répartir en trois plans indépendants, interchangeables. Chacun d'eux devait être enseigné pendant une année simultanément aux élèves des trois années du cours supérieur. Puis la pratique fit voir que les enfants et les adolescents ne se préoccupent nullement de leurs besoins et que leur intérêt va directement aux choses qui satisfont ces besoins. En outre, les animaux et les plantes ont été observés au cours moyen, groupés en collectivités naturelles. Le cours supérieur se préoccupe des phénomènes de la nature et de leurs lois : il s'agit dès lors de profiter de cet intérêt. Mais, ici encore, il ne faut pas vouloir tout apprendre, il ne faut pas vouloir faire ingérer des manuels abstraits, abrégés de sciences physiques et naturelles, qui ne sont adaptés en rien à la nature du village, qui est celle que les élèves doivent apprendre à observer et à interpréter :

les élèves n'ont pas et, j'espère, n'auront jamais de manuels. C'est la nature que le maître doit expliquer et que les élèves doivent comprendre (17).

De nouveau, comme chez le chanoine Horner, observation sur place, complétée par l'information que fournit le maître

ou par des lectures appropriées, mais en se rappelant que la nature ne doit pas être étudiée en elle-même et pour elle-même, mais comme lieu et matière du travail nourricier. Il faut se contenter de faire comprendre certains points du savoir qui formeront quelques centres autour desquels la vie parfera l'enseignement reçu à l'école. Le premier plan a dès lors pour titre : Le soleil et le feu, le second : L'air et l'eau, le troisième : La terre (18).

L'expérience avait encore enseigné à Mgr Dévaud que son plan devait être précisé et qu'il était nécessaire de donner des indications nettes pour l'enseignement de l'instruction civique, de l'histoire, de la géographie. Il fallait élargir, compléter sous tous les rapports. Il fallait faire saisir comment la mentalité du jeune devait être formée non seulement en face du travail mais à l'égard de tous les grands devoirs qui l'attendent plus tard. Il fallait lui enseigner qu'il y a une attitude à prendre envers autrui dans le milieu social, envers le pays, envers l'humanité. De là, pour Mgr Dévaud, l'obligation de donner aussi des plans répartis sur trois ans pour les branches que nous venons d'énumérer et d'insister particulièrement sur l'esprit dans lequel ils doivent être suivis.

Mgr Dévaud veut que l'instruction civique fasse connaître les institutions politiques et sociales du village, du pays, de la nation, mais qu'elle amène surtout les élèves à se convaincre qu'ils ne seront pleinement eux-mêmes qu'en animant les institutions d'un esprit de sagesse, d'équité, de progrès, en veillant à ce qu'elles ne se laissent pas absorber par l'unique souci de l'économique et du matériel, en agissant dans le sens qui est le leur, conformément aux intérêts communs dont ils se sentent responsables à titre personnel.

C'est l'a b c de l'éducation civique et sociale que l'enfant comprend qu'il ne devient une personne qu'en jouant dans son milieu le rôle que lui assigne sa vocation, que le bien-être de son pays et de l'humanité en dépend, et sa responsabilité devant Dieu, et son propre salut. Le jeune est engagé dans les institutions sociales ; il faut qu'il opte pour elles ; il n'optera pour elles que s'il voit qu'il ne devient une personne et ne réalise sa destinée personnelle qu'en y consentant. Le bien de l'ensemble social devient son bien personnel : quelqu'un, mais lié à tous (19).

Et ceci n'est possible que dans un monde où règne la bienveillance mutuelle, où non seulement on ne se fait et on ne se veut pas de mal, mais où on se fait et où on se veut tout le bien

que l'on peut parce qu'on se sent solidaire de tous. Cette bienveillance ne s'enseigne pas ; elle se vit. Or, l'école d'aujourd'hui, c'est dans dix ans, le village en sa jeunesse ; dans trente ans, c'est le village dans ses hommes mûrs ; dans cinquante ans, c'est le village dans sa vieillesse commençante (20).

C'est la façon de vivre ensemble à l'école qui est la meilleure préparation à la bienveillance de demain.

Si vous obtenez que vos écoliers évitent de se taquiner méchamment entre eux, de s'emporter, de se quereller, de faire souffrir leurs camarades ; si les plus forts s'abstiennent de brimer les plus faibles ; s'ils apprennent leur leçon aussi pour que leur classe soit plus instruite et mieux estimée... vous aurez infiniment plus fait pour leur éducation nationale que par les leçons d'instruction dite civique les plus applaudies dans les conférences pédagogiques (21).

Et Mgr Dévaud de rejoindre l'idée maîtresse de toute sa pédagogie : puisque l'on affirme que la vie de travail est garantie d'ordre et de prospérité pour la nation, peut-il y avoir meilleure instruction civique que l'initiation de l'enfant au travail en lui faisant réaliser que ce travail est le service que tous attendent de lui, en lui faisant saisir que le citoyen utile est celui qui a à cœur de gagner son pain et celui de sa famille et d'être par son travail un serviteur du bien commun ? D'où l'initiation à l'action laborieuse qui doit être envisagée comme un élément essentiel de la formation que doit donner l'instruction civique.

L'histoire, dont le programme se répartira également en trois parties — des origines à la Confédération des huit anciens cantons, l'ancien régime jusqu'aux soulèvements annonçant la Révolution, de ces soulèvements à nos jours (22) —, sera vue en relation avec la vie des élèves. Au cours supérieur, l'enseignement de l'histoire ne saurait avoir d'autre fin que d'expliquer à l'élève le présent, de lui montrer les circonstances qui ont fait que son village est devenu suisse, de lui donner les raisons pour lesquelles il doit étendre au pays tout entier les devoirs qu'il a envers son lieu natal. Qu'il y ait des leçons en forme, cela est nécessaire ; elles aboutiront à la mémorisation d'un petit nombre de dates et de faits qui ont représenté une modification essentielle des frontières ou du statut politique du pays. Mais, à ces leçons qui bâtissent une structure dans l'esprit des enfants, doivent être ajoutées des lectures qui s'adressent à l'imagination et à la sensibilité et permettent à l'élève de vivre

les événements qui ont fait notre pays. C'est l'histoire qui enracinera l'élève dans le passé : il faut pénétrer son intelligence de motifs qui le décident à vouloir sauvegarder le sens des traditions qu'il a reçues de ses ancêtres,

car un peuple est composé de tous ses vivants et de tous ses morts. La nation se refait à chaque génération par consentement des vivants à l'œuvre des morts... (23)

Mgr Dévaud résumera très nettement son opinion sur l'enseignement de l'histoire :

L'attitude agissante du maître en face de ses élèves ne doit pas correspondre à ce souci : Comment leur faire apprendre le plus d'histoire ? mais bien plutôt à celui-ci : Comment, par l'histoire que j'enseigne, ferai-je de cet enfant un homme qui comprendra mieux son pays, le servira avec plus de cœur, dans le village où il est, où vraisemblablement il restera (24) ?

C'est donc toujours le même leit-motiv qui se retrouve partout : former le travailleur manuel dans son village.

Avec la géographie le même thème :

... voilà du réel qu'il faut expliquer aux grands élèves du cours supérieur : la terre, lieu du travail et du salut, et, sur la terre, ce pays de Fribourg en Suisse, et, dans ce canton, leur village, point minuscule, mais qui est le leur, qui est le point où Dieu les a fixés pour qu'ils y remplissent leur tâche d'homme et de chrétien à l'égard de toute l'humanité (25).

L'enseignement de la géographie se déroulera aussi au long des trois années du cours supérieur, chaque année l'élève abordera la géographie de la Suisse et d'ailleurs, toujours à partir de son canton, puis il s'expliquera la structure superficielle, économique et la mission et la raison d'être de son pays dans la Confédération et le monde ;

il n'est nul coin de terre, si étroit et si pauvre qu'il soit, auquel la Providence n'ait assigné quelque rôle dans l'ensemble des faits naturels et humains (26).

L'enseignement de la géographie tourne donc lui aussi autour du village, point providentiel où les jeunes ont été placés, par rapport au vaste monde dont ils dépendent et auquel ils doivent de remplir exactement leur tâche là où ils sont.

Mais le jeune campagnard que Mgr Dévaud rêve de former n'est pas un Iroquois inculte et sauvage (28), il doit être en

état de participer à la culture de son temps, telle qu'elle peut lui être accessible et l'école doit le mettre en état de vivre de la vie de culture qui convient à son milieu. Ici encore, toujours le même thème :

Les leçons de langue maternelle, le calcul, le chant, le dessin, y serviront. Leurs exercices ne sauraient se borner à développer une vaine virtuosité ; tous s'inspireront d'une même intention : servir la vie dans un milieu, le faire mieux connaître et mieux aimer ; tous seront strictement, systématiquement ordonnés au perfectionnement de l'intelligence et du goût dans les situations et les besognes de la vie de la famille et de la communauté locale (28).

La tâche de l'instituteur est ici double : il doit introduire ses élèves dans les éléments de la culture de leur race et de leur temps selon les exigences de leur avenir et, en outre, il doit leur fournir les outils au moyen desquels ils pourront continuer à s'instruire, à s'enrichir intellectuellement et moralement et qui les mettront en état de communiquer avec les autres et d'échanger ainsi avec eux ces biens qui ne s'estiment pas en pièces de monnaie et en billets de banque. En d'autres termes, l'école doit mettre les jeunes en pleine possession de ce que Mgr Dévaud appelle les outils culturels, soit les outils d'acquisition : la lecture, l'audition, le calcul et des outils d'expression : le parler, la rédaction, le dessin, le chant auxquels on peut ajouter l'habileté manuelle. De tous ces moyens, la lecture retiendra spécialement l'attention de Mgr Dévaud :

Savoir lire est l'outil-clé qui ouvre aux jeunes les portes du royaume de la culture intellectuelle... La lecture est l'art capital auquel doit exercer l'école, car plus que nul autre il rend l'enfant susceptible d'acquérir sagesse et vérité (29).

La lecture, au sens de Mgr Dévaud, doit contribuer à élargir l'horizon de l'élève, surtout au cours supérieur :

Le livre du cours supérieur, sans les dépayser, les introduira néanmoins dans l'esprit de leur race et dans le génie de leur langue en les amenant à savourer des pièces plus amples, plus variées, plus chargées de sens, plus ornées de beauté, d'un incontestable aloi littéraire (30).

Quant aux moyens d'expression, Mgr Dévaud attachera plus d'importance à l'expression orale qu'à l'expression écrite puisque, de nos jours, on écrit de moins en moins dans le milieu auquel appartiennent les élèves du cours supérieur de la campagne.

La composition française est un exercice capital dans l'enseignement classique ; elle ne se place qu'au troisième rang, après l'art de lire et de causer, à l'école des fils de travailleurs (31)....

Mais Mgr Dévaud se défendra d'une conception purement utilitariste de l'enseignement de la langue. Ici encore, il s'agit de voir plus haut que l'usage immédiat et de placer la question sur les grandes dimensions :

On n'apprend pas simplement la langue pour comprendre et se faire comprendre, encore moins comme simple moyen d'expression des connaissances qu'ont apprises les autres leçons (Decroly) mais pour pouvoir... acquérir les biens intellectuels d'une culture, s'en nourrir l'esprit et le cœur, non pas en « solipse » isolé, mais dans cet ensemble social qui est le milieu régional et national d'abord, la civilisation d'une race représentée par sa langue et sa littérature ensuite, et, par elle, avec l'humanité tout entière ; car dans le moindre de nos villages c'est à l'humanité tout entière que l'on s'intéresse, c'est à son égard que l'on s'affirme (32).

Telles sont donc les grandes lignes du programme que Mgr Dévaud désirait voir développer au cours supérieur de l'école primaire. L'orientation en est nette : des connaissances près de la vie, données de façon telle qu'elles enrichissent une existence humaine, lui soient une aide pour voir et vivre le *hic et nunc* sous une lumière qui transcende le temps et l'espace. Mais déterminer les connaissances n'est pas tout. Il faut savoir comment les faire accepter, les faire assimiler par l'enfant.

Mgr Dévaud ne cessera de le répéter : le maître ne dépose pas la science dans l'intelligence de l'élève à la façon de quelqu'un qui remplirait des bouteilles de vin. Sans cesse, il affirme que

c'est lui (l'enfant) qui comprend par son intelligence, et non le maître, qui n'est encore qu'un aide pour qu'il comprenne plus facilement ; c'est lui qui veut, c'est lui qui aime, c'est lui qui travaille ; c'est lui qui fait sa vie, sa vie intellectuelle, et morale, et religieuse (33).

Le rôle du maître est d'amener celui qu'il enseigne à user de la lumière de son intelligence pour concevoir lui-même, par son propre effort, les notions qu'il lui propose, comme du dehors,

Le maître n'est là que pour les (les élèves) aider à s'instruire ; les écoliers ne sont là que pour s'instruire. Ce verbe réfléchi seul convient, car l'assimilation d'une connaissance comme aussi le perfectionnement culturel qui s'ensuit, est une œuvre rigoureusement immanente et personnelle (34).

Et Mgr Dévaud aura sur l'intérêt, sur sa nécessité, des pages que les tenants les plus orthodoxes de l'école active signeraient sans hésiter. N'affirmera-t-il pas qu'une classe où l'on somnole est une mare stagnante où le diable trouve plus à pêcher que Dieu ? Et la condamnation tombe formelle :

On peut se demander alors si, ... ceux-là, celles-là servent Dieu comme il veut qu'on le serve, lui, le Dieu vivant, le Dieu des vivants, auprès des esprits qu'il a créés pour la vie, qui s'obstinent à repousser comme hérétiques des procédés actifs qui rendraient leurs écoliers plus vivants, moins ennuyés dans leurs bancs (35).

Mgr Dévaud connaissait toutes les difficultés auxquelles se heurteraient les maîtres qui voudraient rendre leurs écoliers plus actifs. Il sait que les instituteurs sont chargés de nombreux élèves, répartis en plusieurs cours, que les communes ne disposent pas de fonds élevés pour améliorer le matériel scolaire ; il tient compte des lois et des règlements scolaires existants, des exigences des travaux de la campagne, de la complication ajoutée par la distance qui, souvent, sépare l'habitation de l'élève de l'école, tout ceci sans oublier des manuels qui, pour une vingtaine d'années, resteront en usage dans les classes.

Aussi pour permettre au maître de faire mieux appel à l'activité personnelle des élèves, Mgr Dévaud recherchera-t-il des procédés qui l'aideront dans cette entreprise, tout en assurant sa liberté vis-à-vis de la section avec laquelle il travaille collectivement. Mais il reste entendu que ces procédés ne sont pas l'essentiel, ils ne valent que par l'esprit qui les porte. L'un de ces procédés auquel Mgr Dévaud s'arrêtera avec prédilection est, sans contredit, la lecture silencieuse. Il voit dans cette forme de lecture celle que les jeunes, sortis de l'école, continueront à pratiquer et comme le cours supérieur doit ménager la tradition avec la vie vécue, il faut qu'il entraîne les enfants à cette manière de lire. Il faudra les habituer à lire pour s'informer, se récréer, se reconforter. Il faut que cette forme de lecture développe en eux la finesse, la délicatesse de l'esprit, du cœur, du goût ; il faut surtout qu'elle leur apprenne à ne pas voir que leur travail, à ne pas considérer que la production et le gain et que, un peu lente, un peu méditée, elle leur fasse envisager de plus haut les préoccupations temporelles. La lecture silencieuse peut aussi trouver sa place dans un autre procédé indiqué par Mgr Dévaud comme particulièrement utilisable au cours supérieur : l'enquête. Mgr Dévaud estime que chaque point

des plans de travail établis pour le cours supérieur, et qui ont trait aux sciences physiques et naturelles, peut devenir pour les élèves le sujet de recherches personnelles. Chacun d'eux, en effet, peut leur fournir l'occasion de se renseigner dans leur entourage — les questions mises à l'étude sont en liaison intime avec la vie du village, telle qu'elle est vécue quotidiennement —, de consulter livres et dictionnaires. Le résultat de ces enquêtes qui peuvent être faites par un seul élève ou par une équipe de quatre ou cinq qui se répartissent la besogne, est consigné sur des fiches et peut devenir le sujet d'une causerie à l'intention de la classe — ce qui aura encore l'avantage de donner une portée sociale à un travail individuel. Pour que l'enquête soit facilitée, Mgr Dévaud recommande aux maîtres d'établir des fiches, indiquant le titre, l'auteur, le contenu des livres de la bibliothèque scolaire, éventuellement de la bibliothèque paroissiale, de les classer par sujets correspondant aux plans d'études, de constituer en outre des dossiers catalogués, numérotés, contenant des documents, articles de journaux, gravures, etc. Aux élèves de fouiller le fichier, d'y découvrir ce qui correspond à leurs besoins, et éventuellement de le compléter. Ils pourront ainsi travailler individuellement et, pendant ce temps, le maître pourra se consacrer aux cours qui ont le plus besoin de lui. Il est clair que les fiches, employées comme exercices individuels de grammaire, de calcul, comme questions de géographie, d'histoire, dès avant l'entrée au cours supérieur, auront leur place de choix à ce cours. D'ailleurs, tous les procédés employés dans les cours précédents pour individualiser le travail peuvent, avec l'adaptation voulue, être utilisés au cours supérieur. Mgr Dévaud recommandera encore la daltonisation de l'enseignement dans une sage mesure : que le maître remette aux élèves une formule indiquant les tâches d'observation, d'information, qui devront être exécutées au cours du mois, du trimestre et à eux d'organiser leur travail.

Mais si Mgr Dévaud insiste sans jamais se lasser sur le fait que seul le travail intérieur de l'élève forme la personnalité, il ne diminue en rien l'importance de la tâche du maître.

Le maître a son rôle à jouer qui est, à certains égards, primordial (36). Le maître est ...en quelque sorte, pour ses enfants, la vérité, la voie et l'initiateur à la vie (37).

C'est d'ailleurs lui qui, dans la communauté scolaire, est l'inspirateur de l'activité, de l'esprit de service qui doit la

caractériser ; c'est lui qui en est l'animateur. Mgr Dévaud insistera souvent sur la nécessité de fusionner la classe en un tout conscient de lui-même, mais toujours, il assignera sa place au maître. Il faut accorder initiative, liberté, c'est entendu, mais il ne s'agit pas de remettre toute l'autorité aux mains des enfants. Mgr Dévaud n'oublie pas que le jour où les élèves d'aujourd'hui quitteront la classe, ils devront s'intégrer parmi tous ceux qui les ont devancés dans la vie et avec lesquels ils devront constituer une société. N'éprouveront-ils pas une difficulté plus grande à le faire si l'école, réduisant l'influence du maître au strict minimum, a fait d'eux un groupe de contemporains n'ayant en rien l'habitude de se préoccuper de leurs devanciers, ignorant leur existence pour ainsi dire ?

Telle est dans ses grandes lignes l'orientation que Mgr Dévaud s'est efforcé de donner à l'école fribourgeoise. Le dernier travail qu'il composa, *Préparation de la jeune fille à son rôle de femme*, n'est lui-même que l'adaptation au monde scolaire féminin du village des thèses qu'il a proposées pour le cours supérieur en général. Mgr Dévaud caractérise lui-même son dessein avec une vigoureuse précision :

On pourrait dire, en effet, que ma pédagogie du cours supérieur s'inscrit dans un triangle dont les angles de base seraient le lieu géographique avec sa nature et ses gens, disons : le milieu villageois, d'un côté, le travail paysan de l'autre, et l'angle du sommet l'inspiration chrétienne. Si cette pédagogie touche au ciel par le Christ Sauveur et Rédempteur, je veux aussi qu'elle repose solidement sur la terre, entre ces deux solides blocs, le milieu villageois et le travail paysan, qui lui assure sa réalité, son efficacité (38).

N'avons-nous pas dit que le travail de Mgr Dévaud était marqué au coin du réel ; il sait que l'homme tient à la terre, mais il sait aussi que son front s'élève vers les cieux et toute sa pédagogie tiendra compte de ce fait. Même si l'on n'admettait pas les thèses qui fondent la pédagogie du professeur fribourgeois, on ne pourrait s'empêcher de reconnaître qu'elles confèrent à son œuvre une solidité de premier ordre, qu'elles l'imprègnent tout entière et, de ce chef, en font un système qui ne peut se désagréger. La pédagogie de Mgr Dévaud montre à quel point une philosophie, pensée jusqu'au bout, avec une rare vigueur d'esprit, il faut le reconnaître, constitue le fondement d'une pédagogie digne de ce nom, c'est-à-dire d'une pédagogie qui unit à la fois une analyse fouillée et une synthèse

puissante, qui respecte en chacun tous les éléments de sa personnalité en la saisissant tout entière, qui tend à assurer à tous les conditions les plus favorables à l'éclosion de leurs virtualités individuelles en même temps qu'à l'épanouissement de leur être dans sa totalité. Parce que Mgr Dévaud était convaincu que nous sommes créatures de Dieu, il salue avec intérêt toutes les découvertes de la psychologie expérimentale, de la psychologie génétique, qui permettent de mieux connaître l'élève : celui-ci, créature de Dieu, n'a-t-il pas droit à tout notre respect et ne doit-il pas être traité tel que Dieu l'a fait et non tel que nous l'imaginons ? Il sait que tous nous sommes individuellement responsables de notre existence devant Dieu : ne faut-il pas amener le jeune à assumer cette responsabilité en l'habituant à prendre l'initiative de sa besogne, ne faut-il pas dès lors lui remettre son travail entre ses propres mains et non le lui imposer ? Et c'est alors l'intérêt de Mgr Dévaud pour les thèses les meilleures de l'école active et ses procédés. Mgr Dévaud sait que l'être humain, tel qu'il est sorti des mains de Dieu est destiné à vivre en société : l'école dans son organisation doit respecter cette donnée et faire vivre l'élève en être social. Pourquoi cette insistance sur la connaissance des conditions de vie ? Parce que, en dernière analyse, nous l'avons dit, ces conditions incarnent la volonté de Dieu. Plus on médite sur la pédagogie de Mgr Dévaud, plus on trouve qu'elle n'est que le développement, sans cesse repris, sans cesse approfondi, poussé jusqu'aux dernières conséquences, dans les plus petits détails, de cette vérité : l'homme a été créé pour connaître, aimer, servir Dieu. Cette reprise continue, incessante, inlassable et inlassée est le magnifique exemple que le grand pédagogue fribourgeois nous a laissé : ne jamais croire sa tâche finie, mais la repenser sans cesse jusqu'au bout pour lui assurer son plein rendement, méditer sans cesse sur elle en fonction du monde qui vient et de la pérennité de certaines vérités, avoir le courage de rompre avec une tradition qui ne serait plus que routine, avec des formes périmées qui brisent l'élan de la vie, se résigner à ne pas être immédiatement compris par chacun, peut-être, à ne pas être immédiatement suivi par tous, parce qu'on est déjà de demain dans un monde qui est encore tout entier d'aujourd'hui, mais accepter tout cela parce qu'on croit en Dieu qui, lui, est de toujours.

LAURE DUPRAZ.

Fribourg.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Les ouvrages de Mgr Dévaud cités dans cet article sont les suivants : *Pédagogie du Cours supérieur*, Librairie de l'Université, Fribourg, 1935 (cit. PCS). — *Le système Decroly et la pédagogie chrétienne*, id. 1936 (cit. SDPC). — *L'école et la préparation de la jeunesse à la vie du milieu villageois*, tiré à part d'art. parus dans la *Semaine catholique de la Suisse romande* sous les titres : *L'activité de l'écolier à l'école*, 1936, n° 35, *Programme d'une école campagnarde*, 1936, n° 36, *L'adaptation de l'enseignement au milieu villageois*, 1936, n° 37, *L'adaptation de l'enseignement au travail paysan*, 1936, n° 38 (cit. E.P.J.). — *Les branches de connaissance au Cours supérieur des écoles de campagne*, Librairie de l'Université, Librairie Saint-Paul, Fribourg, 1937 (cit. BC). — *Le système Decroly et la pédagogie chrétienne*, tiré à part de *Nova et Vetera*, 1937, n° 3 (cit. SDPCN). — *L'école affirmatrice de vie*, Librairie de l'Université, Librairie Saint-Paul, Fribourg, 1938 (cit. EAV). — *Dieu à l'Ecole*, Librairie de l'Université, Fribourg, 1941 (cit. DE). — *Préparation de la jeune fille à son rôle de femme*, Dépôt central du matériel scolaire, Fribourg, 1941 (cit. PJF).

- (1) EPJ, p. 4. — (2) EPJ, p. 11. — (3) EPJ, p. 13. — (4) PCS, p. 10. — (5) PCS, p. 28. — (6) SDPCN, p. 291. — (7) PJF, p. 68. — (8) BC, p. 1. — (9) EAV, p. 17. — (10) PCS, p. 11. — (11) PCS, p. 12. — (12) PCS, p. 14. — (13) EAV, p. 52. — (14) BC, p. 17. — (15) PCS, p. 19. — (16) SDPC, p. 38. — (17) BC, p. 23. — (18) cf. BC, p. 21, ss. — (19) BC, p. 27. — (20) BC, p. 28. — (21) BC, p. 28. — (22) cf. BC, p. 8, ss. — (23) EAV, p. 42. — (24) BC, p. 12. — (25) BC, p. 13. — (26) BC, p. 15. — (27) EPJ, p. 7. — (28) EPJ, p. 8. — (29) EAV, p. 62. — (30) EAV, p. 63. — (31) EAV, p. 67. — (32) EAV, p. 68. — (33) DE, p. 5. — (34) EAV, p. 70. — (35) DE, p. 6. — (36) DE, p. 29. — (37) DE, p. 31. — (38) EPJ, p. 9.
-